

BULLETIN

DE LA FÉDÉRATION JURASSIENNE

de l'Association internationale des travailleurs

Paraissant tous les Dimanches.

Abonnements pour l'année 1874 :

En Suisse :

Un an, 8 fr., six mois, 4 fr.

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

L'émancipation des travailleurs

doit être l'œuvre

des travailleurs eux-mêmes.

Abonnements pour l'année 1874 :

Allemagne, fr. 10»60. — Amérique, fr. 16. — Angleterre, fr. 13»20. — Belgique, fr. 10»60. — Espagne, 13»20. — Hollande, fr. 12»20. — Italie, fr. 9»60.

On s'abonne auprès de M. François Floquet, Grande Rue, 143, au Locle (canton de Neuchâtel, Suisse.)

LOCLE, LE 8 NOVEMBRE 1874.

Le *National suisse* de la Chaux-de-Fonds continue de plus belle à débiter des choses étourdissantes. Cette fois il ne s'agit plus de l'histoire du xv^e siècle, mais de la politique contemporaine. Dans un article intitulé *Quelques mots sur la situation générale actuelle*, le *National* jette un coup d'œil sur les grandes questions qui agitent la société moderne, et il nous confie le secret de ses sympathies avec une candeur dont nous devons le remercier.

Le journaliste commence par faire de la situation de l'Europe un tableau tragique destiné à donner la chair de poule à ses bons lecteurs.

« Si jamais, s'écrie-t-il, l'expression énergique « être sur un volcan, a pu s'appliquer avec justesse, c'est bien à nous, hommes de cette époque. De quelque côté que l'on écoute, on entend des bruits formidables, des craquements sourds et terrifiants qui pourraient faire croire à un effondrement général. A l'Orient, les peuples de race germanique ont engagé une lutte à outrance contre les derniers soubresauts de cette puissance, aussi fatale que terrible, qui s'appelle l'ultramontanisme, et ils la mènent tambour battant. A l'Occident, les latins, comme nos frères allemands nous appellent avec un petit air de suffisance (1), en soutiennent une non moins énergique contre une tendance tout aussi pernicieuse : l'absolutisme et le droit divin (2). Et, à côté de ces deux vastes arènes, le socialisme est là qui épie, attend et qui s'apprête à jouer, s'il le peut, le rôle du troisième larron de la fable. »

(1) Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? Note de la rédaction du Bulletin.

(2) Nous avions cru, jusqu'à présent, que l'ultramontanisme, l'absolutisme et le droit divin était une seule et même chose. Note de la rédaction du Bulletin.

Après cette entrée en matière, le *National suisse* énumère les services que M. Thiers et M. de Bismarck sont en train de rendre à la civilisation, en combattant l'un l'absolutisme, l'autre l'ultramontanisme. Il y a malheureusement, ajoute-t-il, des gens qui, n'ayant pas une intelligence claire de la situation, se montrent ingrats envers ces deux grands hommes; il y a des républicains avancés qui ne comprennent pas que c'est sous le *rapeau* du modérantisme de M. Thiers que doivent se ranger tous ceux qui veulent sauver la France; d'autres qui, trop engoués des idées germaniques, n'ont que du mépris pour tout ce qui se fait dans les pays latins, qu'ils condamnent sans réserves à un anéantissement prochain; d'autres enfin qui, injustes pour M. de Bismarck, ne veulent voir dans ses actes qu'arbitraire, autorité et despotisme, et refusent de comprendre que les procédés employés par Bismarck sont le seul moyen qui puisse sauver son pays de l'ultramontanisme.

« Quant à nous, dit le *National*, notre admiration et notre reconnaissance ne seront jamais marchandées ni à M. Thiers, ni à M. de Bismarck.

« Thiers et Bismarck, voilà les deux hommes qui doivent être soutenus par tous les partisans de la vraie liberté, si l'on ne veut pas s'exposer à devoir combattre quelque jour un autre Torquemada, secondé peut-être par Bakounine! »

Voilà une déclaration qui est faite pour dissiper toutes les équivoques que les radicaux bourgeois essaient de jeter sur leur politique. Ils auront beau publier des articles pathétiques sur la saisie des outils de l'ouvrier, et autres rengaines; il sera désormais impossible à l'électeur le plus obstinément aveugle de ne pas savoir à quoi s'en tenir sur leur véritable doctrine.

Quelquefois le radicalisme tenait au socialisme ce langage : « Vos théories sont bien belles, et c'est de tout notre cœur que nous en souhaiterions la réalisation; malheureusement il y a trop d'obstacles à vaincre; l'égoïsme des puissants, l'ignorance des masses, empêcheront à jamais l'humanité de s'émanciper. » Et comme cela les radicaux se donnaient l'air de gens qui, bien que partageant les généreuses aspirations du socialisme, se voyaient néanmoins forcés de reculer devant les difficultés pratiques.

D'autres fois — surtout à la veille des élections — le radicalisme s'écriait : « Le socialisme, c'est moi ! Venez à moi, ouvriers; je comprends la justice de vos revendications, et moi seul suis assez fort pour les faire triompher. Confiez-moi votre cause, votez pour moi, et cimentons à jamais l'alliance des radicaux et des socialistes ! » Et beaucoup d'ouvriers se laissaient prendre au piège, témoin ce qui s'est passé à Genève, où cette alliance de dupe entre les ouvriers socialistes et les radicaux bourgeois dure encore.

Mais cette fois le *National* a dit le vrai mot, il a montré le fond du sac. Le socialisme, ce n'est plus une philosophie humanitaire à laquelle on rend un platonique hommage en la proclamant irréalisable; ce n'est plus un allié docile et naïf qu'on puisse exploiter en escamotant ses voix; le socialisme, c'est l'ennemi, c'est le troisième larron qui se jetterait sur cette pauvre société bourgeoise, si Thiers et Bismarck n'étaient pas là pour la défendre.

Nous avons dit souvent que la devise de la bourgeoisie suisse était : *Plutôt Bismarck, que le socialisme!* Et nos bourgeois jouaient l'indignation, se prétendant calomniés. On voit maintenant si nous avons raison !

Ainsi c'est entendu : si tous les bons citoyens, tous les amis de la vraie liberté ne soutiennent pas Thiers et Bismarck, nous verrons revenir Torquemada, c'est-à-dire l'inquisition, secondé par Bakounine, c'est-à-dire par le socialisme. Le socialisme, s'il triomphe, doit rallumer les bûchers du moyen-âge, tandis que Bismarck et Thiers sont les apôtres de la tolérance et de l'humanité. Voilà le catéchisme actuel du *National*.

A la bonne heure !

Il s'est tenu à Glasgow (Ecosse), du 30 septembre au 7 octobre dernier, un Congrès de l'Association anglaise pour l'étude des sciences sociales. Cette association, fondée en 1856 par lord Brougham, est composée presque uniquement d'aristocrates et de conservateurs. Eh bien, ces gens-là, malgré leurs préjugés de caste, se sont vus obligés de rendre hommage, dans une certaine mesure, à la légitimité des revendications socialistes : symptôme frappant de l'importance toujours croissante du mouvement ouvrier.

D'après le compte-rendu publié par le *Bulletin du mouvement social*, de Paris, lord Rosebery a,

dans un long discours, énuméré les réformes sociales les plus urgentes à opérer. Il a reconnu que la société « est agitée par d'étranges manifestations qui témoignent d'un besoin profond de modifications. » Parmi ces manifestations, lord Rosebery place la Commune de Paris, dans laquelle il voit, en la dégageant de ses « sinistres accessoires » qu'il blâme énergiquement, une tentative désespérée pour établir une société nouvelle sur les ruines de l'ancienne. Notre civilisation est d'ailleurs, dit-il, encore fort voisine de l'état de barbarie; on en trouve la preuve dans les actes de violence que les journaux enregistrent chaque jour en grand nombre, dans la disparition toute récente sur quelques points des servitudes du moyen-âge, enfin dans l'épouvantable conduite de certains industriels vis-à-vis des enfants. — Lord Rosebery a en outre constaté ce fait, *malheureusement trop vrai*, ajoute le compte-rendu, que *nulle part encore les populations ouvrières n'ont formulé, d'une manière précise, un programme de leurs désirs et aspirations.*

Cette dernière affirmation montre combien la classe aristocratique est profondément ignorante de ces questions qu'elle prétend résoudre pour nous. Il y a longtemps que l'Internationale a formulé un programme précis et complet, qui résume parfaitement les aspirations de la classe ouvrière du monde entier. Lord Rosebery n'en a probablement jamais entendu parler, ce qui nous est bien égal : ce n'est pas sur son concours et sur celui de ses amis que nous comptons pour réaliser la Révolution sociale.

Un autre orateur du Congrès de Glasgow, sir George Campbell, a dit qu'en Angleterre la richesse s'accumule de plus en plus entre quelques mains et la société se divise de plus en plus en deux classes : l'une, composée de quelques-uns qui ont beaucoup; l'autre, formée de l'immense masse qui n'a rien. — Il ajoute qu'actuellement le riche peut commettre impunément des escroqueries de plusieurs millions, tandis que le pauvre est envoyé sans pitié en prison pour avoir dérobé ou détourné *six pence*. — En ce qui concerne la question politique, il trouve que l'Angleterre doit se transformer *sur une base fédérative*, se rapprochant du système américain.

Dans un autre discours, nous lisons un passage intéressant, trop long pour être reproduit, concluant à la suppression de la domesticité et à son remplacement par le *ménage coopératif*.

On le voit, nos principes font du chemin, puisque la vieille aristocratie anglaise elle-même s'en préoccupe. Que ce soit pour nous un nouveau gage de notre prochain triomphe. Mais n'oublions jamais ceci : pour que la révolution sociale soit faite dans un esprit sincère de justice et d'égalité, pour qu'elle ne soit pas escamotée, il faut qu'elle soit faite directement par les intéressés. Nous n'accepterons aucune alliance avec aucune classe, avec aucun parti politique. Nous sommes le grand parti de la Révolution et du droit, et nous restons

sur notre terrain, sans compromis, sans concessions dictées par une fausse tactique. Notre devise sera toujours : *L'émancipation du travail doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.*

Nouvelles de l'Extérieur.

Angleterre.

Nous empruntons ce qui suit à une correspondance écrite de Londres au *Neuer Social Demokrat*:

« C'est une grande erreur si l'on s'imagine qu'ici en Angleterre, où les ouvriers sont organisés en Trades-Unions, l'affranchissement du travail du joug du capital est plus facile à réaliser. Celui qui a eu l'occasion de voir les choses de près se forme bientôt une idée plus juste. L'isolement des Trades-Unions entre elles, l'esprit de caste, soigneusement nourri et entretenu, qui se manifeste partout, ne permet pas d'attendre que jamais on trouve en elles le véritable élément de vie et d'action, à moins que les circonstances ne changent. La loi de fer du salaire, si bien nommée par Lassalle, exerce ici, dans le pays le plus riche de la terre, ses effets les plus cruels, et il faut l'avoir vu de ses yeux pour se faire une idée de l'effroyable misère où croupissent des millions d'êtres humains. De malheureuses femmes, avec leur nourrisson sur leurs bras, n'ont pas d'autre lit que le pavé des rues. Quand on étudie les divers quartiers de Londres, on y trouve toutes les horreurs du dénuement le plus absolu, et le prolétariat souvent dégradé à l'état de canaille. Si ces gens qui prétendent avoir étudié l'état social de l'Angleterre, s'étaient trouvés en contact direct avec ces misérables victimes de l'exploitation du capital, ils auraient plutôt conseillé aux ouvriers allemands de s'aller pendre que de leur recommander de chercher leur salut dans des caisses d'épargne et autres choses de ce genre. La vue de cette misère, toutefois, ne fait que nous fortifier davantage dans l'idée de travailler énergiquement à vaincre l'indifférence des masses, à les éclairer, à les organiser pour la lutte. A tout prix, il faut que les ouvriers comprennent la nécessité de réagir contre le capital, et d'obtenir l'abolition du salariat. »

Espagne.

Depuis quelque temps, nous n'avons pu donner des nouvelles d'Espagne; l'absence de journaux socialistes dans ce pays, nous privait de renseignements. Mais nous nous sommes assurés maintenant une correspondance régulière et directe, en sorte qu'à partir de ce mois, nous pourrions tenir nos lecteurs au courant des affaires du prolétariat espagnol.

Italie.

(Correspondance particulière du Bulletin.)

En date du 27 octobre dernier, on annonçait de Milan le départ d'un nouveau détachement de 50 carabiniers (gendarmes) pour la Sicile.

Les coryphées du parti de l'ordre continuent dans leurs discours électoraux à jeter feu et flammes contre l'Internationale, et la presse bourgeoise répète le même refrain.

A Florence, on a de nouveau arrêté cinq personnes accusées de conspiration contre l'Etat et de

menées internationales. Ces jours derniers, on a annoncé de Sicile des arrestations d'internationaux à Palerme, à Termieri, à Lucarese, à Bivona, à Girgenti; aujourd'hui on parle de nombreuses arrestations à Sciacca. A Caltanissetta, un officier d'infanterie a été tué d'un coup de feu tiré par une main inconnue.

L'émigration traditionnelle de certaines provinces méridionales, sur lesquelles on a écrit tant de relations et de lamentations hypocrites, bien loin de s'arrêter, continue de plus belle. De la province de Basilicate, on annonce le départ de trente-deux familles de la ville de Potenza, et le prochain départ de deux cents autres.

A Avigliano, un ouvrier a été victime d'une explosion arrivée dans une fabrique de dynamite.

Le 23 octobre, un triste spectacle s'offrait à ceux qui passaient par la via Fontana, à Milan, où quelques pauvres meubles, jetés sur la rue, disaient clairement qu'une malheureuse personne se trouvait sans abri. C'était une pauvre femme mise sur le pavé par le propriétaire de sa maison. Les agents municipaux recueillirent ces meubles au dépôt public; mais la pauvre femme, où a-t-elle trouvé un gîte? peut-être dans le canal Noviglio? Dans ce cas, on nous racontera bientôt qu'on a retiré de ce canal le cadavre d'une femme, qui la veille avait donné des signes évidents de folie ou se trouvait en état d'ivresse!

Le 29 du même mois, on a retiré à Florence, du bassin qui se trouve dans l'allée de Galilée, le cadavre d'un pauvre employé de bas étage, père de famille, qui avait été poussé au suicide par la misère.

G.

Autriche.

Le procès intenté aux socialistes de Gratz est terminé. Le Dr Tauschinski a été absous du fait d'atteinte à la religion, et l'inculpation d'avoir formé une société secrète a aussi été écartée pour lui et ses co-accusés. Par contre, Tauschinski et Wamke ont été condamnés à quatre mois de prison pour atteinte à l'ordre et au repos publics, et les autres, prévenus à des peines variant de huit jours à quatre mois de prison.

Amérique.

Le *Bulletin de l'Union républicaine de langue française*, de New-York, publie un appel adressé aux travailleurs américains par la Section de langue française de l'Internationale de cette ville. Réagissant contre la torpeur qui s'est emparée des ouvriers d'Amérique, cette section les exhorte énergiquement à s'organiser pendant qu'il en est temps encore, à ne pas rester dans une inaction fatale à leurs intérêts. La Section de New-York annonce qu'elle se propose, entr'autres points de son programme:

1° De rester fidèle aux grands principes de l'Internationale, de les défendre et de les propager.

2° De réorganiser la Fédération américaine, en commençant par la branche française.

3° De se faire aux Etats-Unis l'apôtre du socialisme révolutionnaire et radical.

4° De rester, en tant que Section, étrangère à tout mouvement politique sur ce continent.

Nous apprenons par le même journal, qu'une souscription faite à Boston par les soins du compagnon Lucien Pilet, en faveur des déportés de la Nouvelle-Calédonie, a produit une somme de 55 dollars. Lucien Pilet est un ouvrier guillocheur, membre de la Fédération jurassienne, Section de Sonvillier, émigré en Amérique; et comme on le voit, il continue à Boston la propagande des principes socialistes.

Fédération jurassienne.

Deux ouvriers de la fabrique de télégraphes de Neuchâtel nous adressent la correspondance suivante, avec prière de l'insérer :

« Voici quelques échantillons de morale bourgeoise, telle qu'on la trouve dans la fabrique de télégraphes de M. Hipp, à Neuchâtel.

« Dans cette fabrique, les ouvriers sont sous la férule de contre-mâtres qui rivalisent à l'envi de brutale grossièreté et de mensonges. Nous allons donner quelques exemples de ce qui s'y passe. A l'entrée dans la fabrique, on communique aux ouvriers un règlement digne d'une maison de correction, et ce règlement n'est pas même observé d'une manière équitable par la direction. Des ouvriers sont obligés de travailler cinq ou six semaines sans savoir ce qu'ils gagneront, et ensuite de se contenter de ce qu'on veut bien leur donner; aussi beaucoup travaillent pour un salaire dérisoire. Souvent des ouvriers venus de très loin, sur une recommandation, trompés par de fausses promesses qui leur faisaient espérer une meilleure place, doivent se soumettre à leur triste sort. Ils viennent tous avec l'espérance de pouvoir apprendre le français; mais il n'en est pas un sur cent à qui cela soit possible.

« Le caissier de la maison est un véritable pacha. Dernièrement on a retenu à un pauvre ouvrier 18 francs pour des vis soi-disant endommagées; et cependant ces mêmes vis ont été utilisées. N'est-ce pas là un véritable vol? Des faits de ce genre se passent presque tous les jours de paie.

« Parmi les contre-mâtres, il y a entr'autres un certain Lehmann. Cet homme ne se contente pas d'insulter les ouvriers par des mots malhonnêtes, il va jusqu'à les calomnier afin de mieux conserver sa place. Monsieur Lehmann ne se doute pas que ses intrigues sont percées à jour; il verra cependant par ces lignes qu'il y a encore des ouvriers qui savent défendre leurs droits. C'est lui qui propose à la direction de diminuer le salaire des ouvriers placés sous ses ordres.

« Prochainement nous vous enverrons sur cette fabrique un rapport complet, accompagné d'une statistique sur l'entrée et la sortie des ouvriers. Nous avertissons tous les ouvriers de ne pas se laisser prendre dans les filets souvent habilement tendus, et autant que possible d'éviter de venir travailler à Neuchâtel.

« Ces lignes serviront à faire mieux connaître la célèbre Fabrique de télégraphes, dont le directeur reçoit à chaque exposition de l'industrie une croix ou quelque autre décoration.... gagnée par le travail de ses ouvriers.

« Au nom de quatre ouvriers placés sous la tyrannie du sieur Lehmann. K. et H.

« Neuchâtel, 3 novembre 1874. »

Le Comité fédéral a reçu jusqu'à présent la réponse de trois sections, celle du Locle, celle de Vevey et une section d'Alsace, qui acceptent la proposition de Neuchâtel, relative à l'agrandissement du *Bulletin*.

Nous avons reçu, trop tard pour ce numéro, une correspondance de la Chaux-de-Fonds. Elle paraîtra dimanche prochain.

Un ouvrier écrit de Tagerweilen (Thurgovie) à la *Tagwacht* :

« J'ai cette fois à vous raconter une petite aventure assez comique, arrivée à l'un de nos compagnons. L'autre jour, on lui apporta le déjeuner seulement à 10 heures du matin, au lieu de 8. Il fit observer au patron qu'ayant attendu jusqu'à dix heures, il aurait pu tout aussi bien attendre jusqu'à midi. Le patron, M. Lang, marchand-tailleur, prit très mal cette observation et sans autre forme de procès congédia l'ouvrier, en lui disant qu'il était *trop socialiste!* Comme si tout ouvrier qui n'est pas encore arrivé au dernier degré de la servilité ne devait pas réclamer contre un pareil manque d'égards? Malheureusement on ne voit que trop, à l'entrée de l'hiver et dans la morte saison, les ouvriers disposés à subir sans murmurer toutes les chicanes et toutes les injustices du patron. Les choses ne se passeraient pas ainsi, si les ouvriers savaient et voulaient se donner une solide organisation, capable de protéger leurs intérêts. Cette classe des petits patrons, gens bornés s'il en fut, ne veut voir la cause de sa décadence que dans les exigences des ouvriers: et elle cherche, en ravaudant sur le salaire, sur la nourriture de l'ouvrier, en fournissant de mauvaises marchandises et de mauvais travail, à soutenir la concurrence avec la grande industrie. Ceci devrait faire voir à tout ouvrier capable de réfléchir, que le système actuel de production est nuisible sous tous les rapports, et doit être remplacé par le travail collectif, qui est le but du mouvement ouvrier; ainsi seulement pourra se réaliser notre devise: «*Mêmes droits et mêmes devoirs pour tous.*» Aussi aucun ouvrier ne devrait regretter les légers sacrifices qu'il fait, en apportant dans les sociétés ouvrières son obole pour le soutien de la cause commune. »

SOUS PRESSE :

Esquisses historiques

Etudes populaires sur les principales époques de l'histoire de l'humanité. — Prix 1 fr.

Les personnes qui s'étaient chargées de listes de souscriptions pour cette première série sont priées de les envoyer à l'adresse de l'administration du *Bulletin*.

VIENT DE PARAITRE :

L'Economie politique jugée par la Science,

PAR N. TCHERNYCHEWSKY

Traduit du russe (en deux parties)

Tome premier (un volume de 528 pages.) Prix : 6 fr. Le tome second paraîtra prochainement.

En vente chez les libraires Cherbuliez, Menz, Georg et Ghisletty, à Genève, et Jent et Gassmann, à Berne.